

Module 2 Video Class 3: Interview with Kai Kupferschmidt (French)

Bonjour. Bienvenue sur la dernière série de séquences vidéo de ce cours : "Journalisme en temps de pandémie : Couvrir le COVID-19 maintenant et à l'avenir". Ce segment est avec Kai Kupferschmidt, qui contribue à la revue Science et est basé à Berlin. Merci d'être venu à ce cours, Kai.

C'est un plaisir, Maryn.

Je suis vraiment curieuse de savoir quel est le premier article que tu as écrit sur cette pandémie ? Et y a-t-il un moment où tu as réalisé que ce serait ton seul sujet pendant un certain temps ?

Vous savez, c'est toujours difficile à dater rétrospectivement, mais j'ai écrit le premier papier le 9 janvier avec deux collègues de Science Magazine, c'est le jour où les Chinois avaient annoncé qu'il s'agissait d'un nouveau coronavirus. La séquence n'était pas encore publiée. C'était sur le point de sortir.

Et à ce moment-là nous avons encore le débat sur la transmission d'humain à humain. Au fond à ce moment, on disait qu'il n'y avait aucune preuve de transmission interhumaine.

Mais déjà les scientifiques à qui je parlais étaient assez sceptiques. Et je suppose que ça a pris un peu de temps, et puis j'étais en vacances. C'est l'autre chose. J'étais au Brésil à l'époque, et je me souviens avoir pensé, OK, ça pourrait basculer d'un côté ou de l'autre. Et j'ai espéré que ça disparaîtrait tranquillement. Et bien sûr, ça n'a pas été le cas.

Et quand je regarde en arrière maintenant, je pense que le grand changement pour moi s'est installé fin janvier et puis vers février, peu à peu beaucoup de preuves se sont accumulées que c'était très transmissible d'humain à humain. Vous avez eu les premiers cas en dehors de la Chine.

Et je pense que j'ai écrit un fil à ce sujet à l'époque sur Twitter. Mais vers la mi-21 ou 22 février, quand l'Iran a annoncé qu'il y avait un certain nombre de morts, je pense que les choses se sont alignées. Et c'est à ce moment-là que j'ai réalisé aussi qu'il y avait un changement chez les personnes à qui je parlais. Les scientifiques étaient clairement en train de changer de perspective et de dire, OK, ça c'est une pandémie. J'ai écrit un sujet un peu avant, sur le thème "est-ce que la Chine pourra contenir ce virus ou va-t-on avoir une pandémie" ? Et déjà à ce moment-là, au début du mois de février, à la fin du mois de janvier, il était assez clair que la plupart des scientifiques étaient déjà sceptiques quant à la possibilité de le contenir.

Donc, tu as été sur le sujet vraiment depuis le début. Je pense que la toute première alerte au monde en dehors de la Chine était très, très tard le soir, à la veille du réveillon du Nouvel An quand la liste pro-med a publié une note disant "on entend des choses ici, depuis un service de santé en Chine..." Donc, si tu regardes en arrière sur ces quatre mois, y a-t-il des histoires particulières que tu as écrites ou des événements ou des tendances qui se démarquent vraiment pour toi ?

Eh bien, tu sais, quand on regarde en arrière, parfois on dirait un peu que tout était clair depuis le début. Et bien sûr ce n'était pas le cas. Et un moment en particulier dont je me souviens assez tôt est qu'il y avait une mission conjointe de l'OMS avec des scientifiques du monde entier qui se sont rendus en Chine. Et en fait, je me souviens que j'allais au Brésil ce jour-là et j'ai atterri à l'aéroport de Sao Paulo. Et là j'ai reçu l'e-mail de l'OMS indiquant que le rapport était sorti.

Et j'ai commencé à le lire en voiture sur la route de Sao Paulo. Et c'était rétrospectivement un moment important ce rapport, parce qu'à ce moment-là, tout le monde ne savait pas exactement ce qui se passait en Chine, et ce rapport disait : OK, la Chine a réussi à contrôler ce virus et voici comment elle l'a fait. Et ça a vraiment fixé le cap pour les mois suivants. Vous savez, pour tout ce que nous voyons maintenant en termes de fermetures, confinements, distanciation sociale, appelez ça comme vous voudrez, ce n'était pas donné à l'avance. J'ai parlé à plusieurs des auteurs de ce rapport et ils m'ont tous dit que quand ils sont allés en Chine, ils pensaient que la

Chine ne contrôlerait pas une maladie respiratoire en bloquant la société. Ca n'allait tout simplement pas marcher. Et quand ils étaient là, ils ont réalisé que ça avait fonctionné.

Donc tout cela, qui est devenu presque le sujet principal de cette pandémie, cela m'est vraiment apparu avec ce rapport. Et c'était intéressant, parce que quand le rapport est sorti, je parlais à mon rédacteur en chef et à mes collègues et je disais que ce rapport serait la grande info de la semaine prochaine. Cela allait éclairer tous les débats. Et ça n'a pas vraiment été le cas. C'est rentré lentement dans le débat, peu de gens l'ont couvert. Bruce Aylward, qui a dirigé la mission conjointe, a donné plus tard beaucoup d'interviews : il y a eu une interview dans le New York Times, puis une dans VOX. Et lentement cela a changé la perception des gens, je crois.

Mais c'était certainement un moment clé pour moi et pour l'évolution de cette pandémie. Et puis, bien sûr, il y eu d'autres moments. Si vous regardez les États-Unis, il y a eu la découverte des cas à Seattle, quand c'est devenu évident qu'il y avait quelques cas. Les deux premiers cas où nous avons les génomes, ils semblaient qu'ils étaient liés, même s'ils ne l'étaient pas, vous savez, ils étaient séparés par un mois. Et puis il est devenu clair que, OK - il y a déjà de la propagation aux États-Unis. Pour moi cela a changé tout le débat sur ce qui se passait aux États-Unis, et je pense que vous pouvez identifier plusieurs de ces moments. Et, vous savez, nous vivons peut-être certains de ces moments en ce moment. C'est difficile parfois quand on est au milieu de ça de le savoir.

C' est vraiment fascinant pour moi de voir à quel point, au cours de ces quatre mois, les choses que nous pensions savoir ont été si complètement renversées. Et de mon point de vue, c'est l'une des choses les plus difficiles en étant journaliste dans cette épidémie, c'est d'avoir à dire aux gens, "voilà ce que les scientifiques pensent maintenant" et d'avoir à expliquer peu après "Oh, eh bien, mais il y a de nouvelles preuves, les preuves ont changé." C'est difficile pour les journalistes de suivre. Je pense que c'est difficile pour le public aussi.

Moi je pense que la vitesse est tout simplement stupéfiante. J'ai l'habitude d'écrire des articles qui disent "écoutez, ce qu'on pensait il y a deux ans à propos de ce virus, vous savez, il s'avère que ce n'est pas exact". Mais maintenant tu écris ça au bout d'une semaine!

Exactement ... alors pour passer d'une échelle de temps de quelques semaines à quelques années, tu as également couvert la pandémie d'Ebola 2014. Et je suis vraiment curieuse de cela du point de vue de maintenant. Que penses-tu de cette pandémie d'alors? Et peux-tu comparer ou contraster ces émergences ? Y a-t-il des leçons que tu as apprises à l'époque, qui éclairent ce que tu fais maintenant ?

Cette expérience particulière d'Ebola au Libéria, pour moi c'est quelque chose qui m'a vraiment changé, ça a changé la façon dont je pense à beaucoup de choses. Et ça m'affecte encore beaucoup quand j'en parle.

Donc la première chose pour moi c'est que j'ai une formation scientifique, et je viens en quelque sorte à ces questions en regardant le virus presque au niveau moléculaire. C' est juste le cadre que j'ai dans mon esprit. Je me souviens donc très précisément de l'époque où l'épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest échappait à tout contrôle. Et je parlais à tous ces scientifiques et, je me demandais est-ce qu'il y a une mutation ? Le virus a-t-il changé ? Que se passe-t-il ? Tu sais, c'est fascinant. Et il m'a vraiment fallu du temps pour réaliser que le virus n'avait pas changé. C'est la société qui avait changé, le virus affectait une société qui fonctionnait différemment des sociétés précédentes. Là c'était une société très mobile, beaucoup d'interactions, beaucoup de méfiance envers le gouvernement à cause de l'expérience des guerres civiles. Deux guerres civiles consécutives...

Et pas seulement pour moi, mais pour beaucoup de scientifiques à qui j'ai parlé à l'époque, c'était vraiment une expérience démontrant (et on le savait) que les maladies infectieuses sont quelque chose qui arrive quand un agent pathogène et une société se rencontrent. C'est ce qui se passe à l'interface. Mais ça m'a vraiment fait comprendre à quel point c'est important. Et au fil des ans, j'ai vu cela encore et encore, et ça a vraiment changé ma façon de voir les maladies infectieuses.

Donc c'était l'une des premières choses. Et bien sûr, avec la pandémie maintenant, ce que nous voyons se déployer c'est cela. Le même virus arrive dans beaucoup d'endroits différents, dans beaucoup de sociétés différentes, des gens qui le gèrent différemment. Et donc ce cadre vraiment, m'aide à comprendre ce qui se passe dans différents endroits du monde en ce moment. Je pense que c'est une chose.

L'autre chose, et je l'ai écrit assez tôt dans la pandémie sur Twitter, je pense que l'une des ironies d'une pandémie est qu'une fois que le virus est partout les choses changent. Donc au début, tout le monde regardait la Chine, l'idée était de contenir le virus en Chine. Comment faire cela ? Est-ce que ce sera possible ? Et puis il s'est propagé à d'autres endroits. Donc vous regardez s'il peut être contenu dans ces endroits. Et bien sûr, une fois que le virus est partout, une fois qu'il est mondial, l'histoire devient beaucoup plus locale ! Parce qu'alors il ne s'agit pas vraiment de fermer les frontières ou d'empêcher le virus d'aller quelque part. Il s'agit vraiment de la façon dont votre communauté y réagit. Et c'est quelque chose que, encore une fois, j'ai vu au Libéria pendant l'épidémie d'Ebola. Aussi parce qu'il n'y avait pas un gouvernement très fort et qu'il y avait autant de méfiance, au bout du compte, ce qui a vaincu le virus au bout du compte ce sont les communautés locales, en adoptant certaines mesures, et réalisant que c'était réel.

Et c'est peut-être la troisième chose. Peut-être que la dernière chose que j'en retiens vraiment, c'est que je suis revenu en Europe pendant l'épidémie d'Ebola. Et beaucoup de gens me disaient, presque fâchés avec les gens d'Afrique de l'Ouest, me disant "mais mon Dieu est qu'ils ne peuvent pas changer leur comportement ? Qu'est ce qui ne va pas chez eux ? Toutes ces rumeurs que ce virus n'est pas réel et ainsi de suite"... Les gens ne se rendaient pas compte à quel point il était difficile de changer de comportement. Et comment la désinformation se propage facilement... Et maintenant, c'est un peu ironique pour moi. Vous savez, l'un des grands points de discussion à Ebola au Libéria c'était les pratiques funéraires parce que ces funérailles propageaient le virus. Et les gens me disaient ici "pourquoi ne peuvent-ils pas avoir des funérailles différentes ? Pourquoi ne peuvent-ils pas avoir des crématoires ? Pourquoi doivent-ils avoir ces grandes funérailles où ils embrassent leurs proches pour dire Adieu ?" ce qui est une pratique de longue date là-bas. Et c'est une coutume. C'est une tradition qui est très importante pour les gens. Et puis quelques années plus tard, nous sommes en Allemagne et le gouvernement dit "vous ne devriez pas sortir boire avec vos potes pendant un moment à cause de ce virus." Et les gens ont du mal même à ne pas faire ça ! Donc ça nous tend vraiment un miroir. Sur le genre de préjugés que nous véhiculons lorsque nous, journalistes, nous couvrons des maladies infectieuses dans certains endroits.

C'est parfait, parce que c'est exactement ce que je voulais te demander ensuite, parce que tu as dit, et c'est une phrase tellement évocatrice, que la maladie est ce qui se passe quand un agent pathogène rencontre une société. Et ici, nous avons des exemples partout dans le monde de sociétés qui réagissent différemment au nouveau coronavirus. Tu vis à Berlin. L'Allemagne a fait un travail remarquable en maîtrisant la courbe de cette épidémie. Je suis aux États-Unis. Notre réaction a été un peu différente. Et pas seulement différente, mais choquante, je pense, pour beaucoup de gens, y compris moi, qui attendaient que les États-Unis donnent plus de leadership, que le CDC soit plus en vue alors qu'il est absent. Donc, du point de vue de quelqu'un vivant en Allemagne, avec Steinmeier et Merkel qui ont été de tels dirigeants, as-tu des réflexions sur la façon dont les sociétés industrialisées occidentales réagissent à cela ?

Tu sais, j'ai grandi en partie à Londres. Donc, je regarde aussi souvent la situation au Royaume-Uni et je suis assez versé dans la politique là-bas. Et puis, bien sûr, parce que je travaille pour Science, je suis beaucoup la situation américaine. Et certainement ces deux pays ont été décevants. Simplement en termes de connaissances scientifiques qui existent, beaucoup de ce que nous savons sur les coronavirus, beaucoup de ce que nous savons sur la modélisation et l'épidémiologie, eh bien les gens qui ont fait ce travail sont concentrés dans ces deux pays. Beaucoup d'entre eux. Vous avez donc quelques-uns des meilleurs esprits du monde vivant dans deux pays qui n'ont vraiment pas bien réussi.

Et je pense que, bon je ne suis pas un expert sur la politique du populisme, mais ce que j'ai retiré d'années de journalisme, c'est que la confiance est si importante, notamment la confiance dans le gouvernement. N'oublions pas, nous avons un virus pour lequel nous n'avons pas de vaccin ni de médicaments. Tout ce que nous avons, c'est ce que les scientifiques ont appelé les

interventions non pharmaceutiques, les NPI. Et ces NPI reposent sur quelqu'un qui dit à la population de changer son comportement et la population, qui fait confiance à ces conseils, en s'y conformant, parce qu'elle pense que les gens qui donnent ces conseils savent ce qu'ils font.

Je pense donc que la façon dont les médias se sont comportés aussi dans le monde, à la fois aux États-Unis et au Royaume-Uni, la façon dont le populisme a prospéré sur cette idée que l'on ne peut pas vraiment faire confiance à ceux qui sont au pouvoir, ont fait que tout s'est vraiment érodé.

Vous savez, cette chose fondamentale dont vous avez besoin en santé publique, c'est-à-dire la confiance, c'est un réservoir, au fond, et quand il est vide, si vous n'avez pas d'intervention pharmaceutique, vous ne pouvez plus faire grand chose. Et c'était triste de voir cela. Et puis puis en plus de ça, bien sûr, vous avez cette méfiance envers les élites. C'est assez intéressant que nous entrions dans cette pandémie à un moment où beaucoup de gens ont soutenu que vous ne devriez pas faire confiance aux experts. Il y a toutes ces déclarations du débat sur le Brexit au Royaume-Uni au sujet, vous savez, du public qui en aurait assez des experts et ainsi de suite. .

Et maintenant c'est le retour de bâton - c'est très difficile pour les experts de faire entendre leurs conseils, même aux politiques. Et ça a été un énorme problème, je pense. Alors en Allemagne, bien sûr, nous sommes dans une situation très particulière. Nous avons une ancienne scientifique qui est chancelière. Elle a fait un très bon travail, je pense. Elle comprend comment la science fonctionne, fondamentalement. Je pense, par exemple, qu'elle arrive à gérer le fait que, comme nous l'avons dit tout à l'heure, la situation scientifique, l'évaluation de ce que fait le virus et son action, peuvent changer d'une semaine à l'autre en fonction de nouvelles recherches.

Et c'est très facile, si vous êtes populiste, d'utiliser cela en disant "vous voyez, on nous dit une chose un jour et une autre chose l'autre jour !". Mais si vous communiquez de manière responsable vous pouvez faire comprendre à la population cela. Et vous pouvez toujours obtenir des gens qu'ils suivent les meilleures recommandations à un moment donné. Et c'est tout ce qu'on a ! On ne connaît ce virus que depuis quelques mois.

Ou un siècle - on a l'impression que ça fait un siècle !

Je veux continuer sur cette question de comment communiquer, parce que ce qui m'a frappé en préparant, c'est tout le travail que tu fais. Je veux dire, non seulement tu écris régulièrement des articles pour "Science", mais tu es très actif sur Twitter et souvent tu tweetes même en direct les conférences de presse de l'OMS. Et c'est beaucoup de travail sur plusieurs canaux différents. Peux-tu nous parler de comment tu équilibres tout cela et aussi du rôle joué par Twitter dans ton journalisme.

Permettez-moi de commencer par cela, peut-être parce que Twitter est vraiment intéressant pour moi. Je n'ai pas vraiment utilisé Twitter avant il y a une paire d'années, j'étais en reportage et une collègue me l'a suggéré, elle aime vraiment Twitter et elle m'a expliqué comment elle l'utilisait. Et j'étais super sceptique, mais j'ai commencé à l'utiliser. Et au fil des ans, cela a pris de l'importance. .

Il y a beaucoup de scientifiques sur ce réseau. Et au début, peut-être qu'une ou deux fois par an où j'ai vu quelqu'un tweeter de nouvelles recherches et que ça m'a intéressé et un article en est sorti. Mais dans cette pandémie, Twitter est vraiment devenu la plate-forme où je pense que les scientifiques, les politiques et les journalistes interagissent.

Parce que nous avons maintenant tellement de recherches qui sont publiées sous forme de pré-prints; et normalement, beaucoup de journalistes scientifiques fonctionnent en recevant un email de Science ou Nature ou d'une autre revue vous disant ce qui va être publié la semaine prochaine. Avec les pré-prints, on n'a pas ça. Alors, comment même savoir qu'il y a une nouvelle pré-print en ligne ? Pour moi c'est très souvent parce que l'auteur tweete, "hé, nous avons un nouvel article", puis d'autres gens vont arriver et le démonter, ou dire ce qu'ils trouvent intéressant à ce sujet. Donc, vous recevez déjà une sorte de revue par les pairs en direct, dans l'action. Et ça pointe votre attention sur des choses qui pourraient être intéressantes et vous

donne déjà quelques points intéressants que vous devez regarder dans la publication, et des gens que vous pourriez inviter à commenter. Ça a été incroyablement utile.

Donc, j'ai passé trop de temps sur Twitter, je pense, à ce stade. Mais c'est dans cet esprit que je passais beaucoup de temps là-dessus ; et j'ai pensé que je devrais aussi contribuer d'une certaine manière. Et puis, bien sûr, nous avons cette situation où il y a tellement de mauvaises informations qui circulent. Donc j'ai senti que si je vais écouter les conférences de presse de l'OMS de toute façon, et que je dois noter, je pourrais aussi bien essayer de le faire en petits fragments... ce sont presque mes notes. Parfois, je reviens dans mon fil Twitter pour trouver certaines choses parce que je me souviens que quelqu'un l'a dit lors d'une d'une conférences de presse. Donc, j'ai utilisé ça pour moi-même. Et en même temps, je l'ai mis en ligne comme une ressource, après tout il y a des choses contestables avec l'OMS, mais c'est une source fiable et ce qu'ils disent est important.

Donc c'est comme ça que ça a commencé. Et puis cela prend beaucoup de temps c'est vrai. Mais en ce moment, puisque le COVID-19 c'est tout ce que je fais, ça marche pour moi. Je veux dire, c'est au fond mon travail. Je dois écouter ces conférences de presse de toute façon. Donc, je fais ces fils Twitter en même temps. Et puis quand j'ai fait l'article et qu'il paraît, c'est aussi un très bon moyen de poster son sujet, et ensuite aussi donner quelques informations générales... C'est aussi s'éloigner un peu du cadre classique des journalistes. C'est aussi simplement une belle façon de communiquer. C' est différent, ce que je peux faire dans un fil sur Twitter. En termes de commentaires, mais aussi en termes d'utilisation de certaines comparaisons, ou simplement de raconter une histoire d'une manière légèrement différente, c'est tout simplement un média vraiment intéressant à utiliser. .

Donc au début, quand j'ai eu un peu plus de temps, j'aimais vraiment avoir une histoire finie qui apparaissait en ligne et ensuite écrire un joli fil Twitter avec elle, et il pourrait y avoir des gens qui pourraient même ne pas lire toute l'histoire, mais ils auraient ce fil au moins. Donc, quand j'enseigne le journalisme, j'encourage tout le monde à aller sur Twitter et essayer de comprendre un peu comment ils peuvent l'utiliser pour eux-mêmes.

Ca pourrait ne pas fonctionner pour tout le monde, mais certainement pour moi, cela a été une ressource extrêmement utile.

Je pense que c'est un excellent conseil, l'idée de l'utiliser comme prise de notes en ligne, en prenant pour soi-même et en partageant simultanément avec d'autres personnes comme un cadeau, c'est un très bon moyen de voir cela. .

Donc, dernière question : tu viens de le dire, le COVID-19 est LE grand sujet et nous ne savons pas combien de temps cela va être LE sujet pour nous tous... Pour toi-même : quels vont être les questions les plus importantes à partir de maintenant ? On est en train de sortir de la fin du début, pour entrer dans une sorte de nouvelle normalité avec le virus, pendant une période indéterminée, que penses-tu couvrir ou qu'est ce que tu surveilles ?

Je pense qu'il y a plusieurs façons de répondre à cela. Quelque chose dont je suis sûr que tu l'as aussi vu dans ton travail, c'est qu'une fois qu'une histoire est assez grande - et on ne peut pas faire plus grand que le COVID-19- , alors apparaissent tous ces nouveaux angles et d'autres journalistes arrivent pour en couvrir une partie.

Donc évidemment nous allons parler beaucoup des retombées économiques à l'avenir, et de la géopolitique. Vous avez vu, avec le gouvernement américain qui n'est pas capable ou pas prêt à protéger ses propres citoyens d'un danger comme celui-ci, il faut forcément se demander ce que cela signifie en termes d'état du monde. Et il y a beaucoup de gens qui ont une meilleure expérience que moi sur ces questions. Et je suis vraiment curieux de lire leurs réflexions sur certaines de ces choses. Et pour moi en tant que journaliste scientifique, je pense que le sujet va d'une certaine façon se rétrécir un peu, dans le sens que les gens vont devenir moins intéressés peut-être par certaines parties de la science.

Mais bien sûr, une grande partie du travail vraiment fascinant ne commence que maintenant. Donc il y aura le regard arrière. On va encore parler de l'origine de tout ceci. Ça va être très

important. Et puis nous devons regarder ce que nous avons appris de toutes ces mesures qui ont été adoptées quasiment au hasard parce que personne n'avait de meilleures idées, lesquelles étaient une réaction excessive ? Qu'est-ce qui a fonctionné ? Dans quel contexte ? Je pense qu'il y a aussi une grande question à propos de certains pays qui semblent avoir assez bien réussi sans parfois une bonne explication pour comprendre pourquoi.

Donc, je pense qu'il faudra attendre quelques semaines pour voir si le virus finira par se propager dans ces endroits aussi, ou si il y a des facteurs que nous ne comprenons pas encore tout à fait. La saisonnalité sera une question énorme. Est-ce que ça va redescendre ? Et puis, bien sûr, nous allons lire beaucoup de choses sur l'idée qu'il y aura une deuxième vague ? Sous quelle forme ? Comment devrions-nous nous y préparer ?

Donc, il y a le regard en arrière d'une certaine façon, puis il y a le regard vers l'avenir. Et puis il y a tous ces nouveaux sujets que nous ne pouvons pas vraiment prévoir. Il y a tous ces essais de traitements en cours. Vous savez, certaines de ces choses pourraient marcher, d'autres non, si oui ce serait énorme... Nous ne savons pas si les vaccins... Il y a tellement de candidats vaccinaux dans la course maintenant... Il peut y avoir des problèmes avec le vaccin. Je pense que l'un des grands sujets, si cela fonctionne, sera la distribution équitable, à la fois des traitements et des vaccins. Surtout dans ce genre d'atmosphère mondiale où il y a beaucoup de nationalisme, c'est une grande inquiétude pour moi. Comment faire en sorte que, si nous avons quelque chose, cela soit distribué équitablement dans le monde entier ? Ce genre de débats va certainement se poursuivre. Et puis il y a d'autres choses : tu sais, le virus peut muter. On ne sait pas. Nous pourrions découvrir qu'il a certains effets à long terme. On a vu ça pour beaucoup de virus.

C'est un sujet super intéressant pour moi, mais on ne pourra répondre qu'une fois que nous aurons eu des gens qui ont eu le virus un an ou deux en arrière.

Donc, des choses comme ça. L'une des choses qui me fascine dans la science, la raison pour laquelle je suis journaliste scientifique, c'est que vous ne pouvez pas vraiment dire -en général- sur quelle histoire vous allez travailler dans un an. Je veux dire, il y a beaucoup d'autres domaines du journalisme où les débats se ressemblent tout le temps, tandis que moi j'ai l'impression que la plupart des choses sur lesquelles j'écris aujourd'hui n'existaient pas il y a cinq ou dix ans, et donc des choses pourraient se produire que nous n'avons pas sur notre radar en ce moment. On apprend en tant que journaliste scientifique à toujours garder l'esprit ouvert parce que vous ne pouvez vraiment pas exclure grand-chose. Vous devez voir ce qui arrive et ce qui est intéressant.

Et puis je pense que l'autre gros sujet va être la désinformation. Je pense que beaucoup d'entre nous, journalistes scientifiques, quand nous aurons un peu plus de temps pour nous concentrer sur les méta sujets, nous devons vraiment regarder cela. La façon dont la communication scientifique a changé au cours de cette pandémie, comment certaines personnes l'ont exploitée et comment cela changera la science à l'avenir. Je pense honnêtement que la science -pas seulement la virologie ou la science des épidémies- la science dans son ensemble sera différente après cette pandémie. Et c'est une histoire énorme pour le journaliste scientifique.

Je suis vraiment frappée de t'entendre dire qu'en tant que journalistes scientifiques, nous ne savons souvent pas ce que nous allons couvrir à l'avenir. Et l'une des choses les plus étranges à propos de cette nouvelle normalité est que nous savons que nous allons écrire sur le COVID-19 dans un avenir prévisible pour nous tous, peu importe ce que nous avons fait avant. C'est notre sujet. Alors merci. Merci pour ces commentaires. Et merci beaucoup d'avoir rejoint notre cours.

Merci de m'avoir reçu, Maryn.